Texto ! Textes et cultures, vol. XXX, n°3-4 (2025)

Pierre Lornac

Des fondements (pseudo-)scientifiques de la langue inclusive

Résumé. — Les promoteurs de la langue inclusive s'appuient volontiers sur des expériences scientifiques pour démontrer le bien-fondé de cet outil. Or, quand on s'intéresse de près à ces expériences, force est de constater qu'elles ne démontrent pas ce qu'elles prétendent démontrer, quand elles ne démontrent pas tout simplement, en dépit de la volonté consciente de leurs concepteurs, le bon fonctionnement du masculin générique.
Mots-clés : langue inclusive, écriture inclusive, masculin générique, genre

Abstract. — The promoters of gender-neutral language tend to rely on scientific experiments to demonstrate how effective and important this tool is. When we take a close look at these experiments, however, it appears that they do not succeed in demonstrating what they claim to demonstrate, when they do not simply demonstrate, despite the conscious will of their designers, that the masculine generic actually works.
Keywords : gender-neutral language, gender-inclusive language, masculine generic, gender

***

Pour pertinentes qu'elles soient, les critiques de la langue inclusive ont, jusqu'à présent, globalement négligé la dimension

« scientifique » qui sous-tend leur objet[1]. On aurait pourtant tout intérêt à prendre très au sérieux les travaux universitaires censés avoir démontré le bien-fondé de cette pratique, d'une part parce que pour beaucoup de gens, même des scientifiques[2], la science jouit d'une aura inégalée, et qu'il suffit donc souvent d'invoquer « une étude qui a montré que » pour faire valoir son propre point de vue[3] ; d'autre part, parce qu'une fois qu'on s'y intéresse

---

[1]On consultera notamment avec profit : Danièle Manesse et Gilles Siouffi (dir.), *Leféminin et le masculin dans la langue. L'écriture inclusive en questions*, Paris, ESF sciences humaines, 2019 ; François Rastier, « Écriture inclusive et exclusion de la culture », *Cités*, 82 (2020), pp. 137-148 ; Id., « Écriture inclusive et séparatisme linguistique », *Mezetulle* (https://www.mezetulle.fr/ecriture-inclusive-et-separatisme-linguistique/), 2020 ; Patrick Charaudeau, *La langue n'estpas sexiste. D'une intelligence du discours deféminisation*, Lormont, Le bord de l'eau (« Clair & net »), 2021 ; Yana Grinshpun et Jean Szlamowicz, *Le genre grammatical et l'écriture inclusive en français*, dossier paru dans *Observables*, 1 (2021) ; Fr. Rastier, « Sémiotique de l'inclusivisme », dans Sami Biasoni (dir.), *Malaise dans la langue française*, Paris, éd. du Cerf, 2022, pp. 179-193 ; Id., « Dérégulation du français et création d'une translangue », *Texto ! Textes et cultures*, 27, 1-2 (2022) ; Jean Szlamowicz, *Le sexe et la langue. Petite grammaire du genre en français, où l'on étudie écriture inclusive, féminisation et autres stratégies militantes de la bien–pensance*, nouvelle éd. revue et augmentée, préf. de Nathalie Heinich, Paris, Intervalles, 2023.

[2] La formulation paradoxale se résout quand on considère le fait que tout scientifique devrait *mieux que quiconque* être au courant des limites *humaines* de sa propre pratique, rendues manifestes par l'histoire des errements des différentes disciplines scientifiques.

[3] L'animatrice d'une chaîne YouTube de vulgarisation scientifique intitulée Scilabus présentait ainsi, dans sa vidéo « L'écriture inclusive a-t-elle un intérêt ? Quelles preuves ? », plusieurs expériences scientifiques (en réalité fort mal conçues) qui auraient démontré l'importance de l'écriture inclusive. Dans les commentaires de la vidéo, on peut notamment lire ceci : « Merci, parce que jusqu'à ta vidéo j'étais très sceptique sur le sujet, et du coup

sérieusement, il apparaît très vite que ces travaux constamment brandis pour mettre fin à toute discussion non seulement ne démontrent pas ce qu'ils prétendent démontrer, mais démontrent même, à leur insu, le bon fonctionnement « inclusif » de la langue « non inclusive ».

*

Partons d'une énigme bien connue des promoteurs de la langue inclusive :

> On est samedi après-midi. Un père conduit son fils à un anniversaire. Alors qu'il consulte son téléphone, il manque de percuter un animal et emboutit la voiture contre un arbre. Le père meurt sur le coup, le fils est gravement blessé et amené aux urgences. Là, le médecin censé l'opérer réagit : « Je ne peux pas opérer cet enfant, c'est mon fils. »
> Peut-être le contexte vous aura aidé à résoudre cette énigme : le médecin est une femme. L'énigme est assez efficace pour bénéficier d'une certaine notoriété, vous l'avez possiblement déjà entendue. Elle date un peu, et aujourd'hui il ne serait pas surprenant de trouver des gens qui penseront plutôt à un second

changement d'avis ! Je m'y mets dès aujourd'hui !! » Ou ceci : « Bonjour ! Je t'adore ! Tes explications sont incroyables. J'étais opposé au point médian pour la politique que ça engendre, mais aussi parce que les personnes avec un trouble de l'écriture (avec qui je travaille) semblent vraiment avoir du mal avec cette règle. Et ta vidéo apporte tout en douceur ! J'adore. Ça me donne envie de m'y mettre ». Sur l'emballement des médias pour des travaux scientifiques dont ils ignorent les enjeux et la pertinence, voir Peggy Sastre, « Pourquoi autant de médias ont relayé la thèse du "patriarcat du steak" », *Slate*, en ligne : http://www.slate.fr/story/155450/pourquoi-patriarcat-steak-resonance-mediatique, consulté le 9 mai 2025.

> père qu'à une mère. Compte tenu du succès de cette énigme, peut-on vraiment croire que l'absence de féminisation de « médecin » n'invisibilise pas la femme ? Qu'il n'y a pas de tendance à oublier les femmes dans de tels postes ? Que le manque de féminisation empêche de rappeler que ces femmes existent ?
>
> https://www.bunkerd.fr/ecriture-inclusive/, consulté le 14 mars 2025.

Ce qui est étrange avec les énoncés concoctés par les partisans de la langue inclusive, c'est qu'ils ne correspondent jamais à rien de ce que les locuteurs entendent au quotidien. Quiconque souhaite se faire comprendre dirait spontanément, non pas « le médecin censé l'opérer réagit », mais quelque chose comme « le médecin censé l'opérer, qui était une femme, réagit », puisque la forme masculine est ici ambiguë. Bizarrement, cette dernière tournure ne posera aucun problème à personne, alors que le mot « médecin », d'après la théorie de la langue « sexiste », devrait être perçu comme un mot désignant un homme.

Il n'en demeure pas moins que la neutralisation par la forme masculine suscite des représentations qui ne sont pas tout à fait « neutres » ou « mixtes ». Plusieurs études semblent confirmer l'impression produite par l'énigme que nous venons de voir[4]. Cela

[4]Voir, p. ex. : Markus Brauer et Michaël Landry, « Un ministre peut-il tomber enceinte ? L'impact du générique masculin sur les représentations mentales », *L'Année psychologique*, 108 (2008), pp. 243-272 ; Pascal Gygax, *et al.*, « The masculine form and its competing interpretations in French : When linking grammatically masculine role names to female referents is difficult », *Journal of Cognitive Psychology*, 24, 4 (2012), pp. 395-408. Il y aurait beaucoup à dire sur le détail de ces études, qui posent plusieurs problèmes décisifs, mais accordons l'idée générale selon laquelle la forme du masculin peut

permet à l'auteur de l'article cité plus haut d'affirmer que « le masculin comme genre neutre n'est dans la pratique pas perçu comme si mixte que ça, et [...] dans une société où les stéréotypes de genre perdurent, même les termes épicènes communs génèrent des perceptions pas si équitables. »[5]

C'est une drôle de conception de l'équité, celle qui s'immisce jusque dans les représentations mentales des individus. L'équité est dans le social, elle n'est pas dans les représentations mentales suscitées par un mot à la faveur d'une expérience artificielle. Quand on parle des « enseignants », hors contexte, on peut imaginer que le mot suscitera dans les esprits davantage d'images masculines que quand on parle « des enseignantes et des enseignants ». Pourtant, la profession est féminisée à environ 70 % en France[6], et tout le monde en est plus ou moins conscient. Quel est donc l'intérêt d'évoquer des *représentations suscitées par un mot* en termes d'*équité* ?

Reste à savoir si et jusqu'à quel point ces représentations peuvent influer sur l'état du monde. C'est tout l'enjeu de la question. C'est pourtant sur ce point crucial que les partisans de la langue inclusive n'ont pas grand-chose à nous dire. Pour bien faire, il faudrait passer en revue l'ensemble des études disponibles sur le

---

comporter une certaine ambiguïté (on peut être réticent, p. ex., à parler des « infirmiers » ou des « puériculteurs » pour désigner des groupes professionnels dominés par les femmes).

[5] « L'écriture inclusive: parlons faits et science », https://www.bunkerd.fr/ecriture-inclusive/, consulté le 14 mars 2025.

[6] Anne-Aël Durand, « Âge, sexe, salaire: portrait-robot des enseignants en France », *Le Monde,* https://www.lemonde.fr/les-decodeurs/article/2017/09/04/portrait-robot-des-enseignants-en-france-une-femme-agee-de-43-ans-gagnant-2-461-euros-par-mois_5180636_4355770.html, consulté le 14 mars 2025.

sujet. Comme ce n'est évidemment pas le but de cet ouvrage, repartons simplement d'une citation de trois spécialistes dans un article publié sur le site internet *The Conversation*[7] :

> Utiliser le masculin pour désigner une personne dont on ne connaît pas le genre, comme dans une offre d'emploi : « recherche informaticien (H/F) ». Il est prouvé que cette règle ne favorise pas un traitement équitable des femmes et des hommes. De nombreuses études scientifiques ont montré que l'emploi de termes uniquement au masculin (« un mathématicien, un directeur commercial, un musicien ») engendrait des représentations masculines chez les adultes d'une part, mais également chez les jeunes. Même si cet usage est permis par la grammaire française, il semble, par exemple, influencer les aspirations professionnelles des jeunes. Il a comme conséquence, notamment, de diminuer le degré de confiance des filles et leur sentiment d'auto-efficacité à entreprendre des études pour ces métiers. Il donne également l'impression aux jeunes que les hommes ont plus de chances de réussir dans ces métiers.

Pour appuyer leurs propos, les auteurs se réfèrent à deux études scientifiques.

La première, intitulée « Impact de la féminisation lexicale des professions sur l'auto-efficacité des élèves : une remise en cause de l'universalisme masculin ? »[8], confirme l'hypothèse selon laquelle

---

[7] Christophe Benzitoun, Anne Catherine Simon et Pascal Gygax, « Écriture inclusive : un premier bilan de la controverse », https://theconversation.com/ecriture-inclusive-un-premier-bilan-de-la-controverse-147630, consulté le 4 avril 2025. On peut supposer que ces auteurs ont soigneusement sélectionné les études auxquelles ils se réfèrent.

[8] Armand Chatard, Serge Guimond et Delphine Martinot, « Impact de la féminisation lexicale des professions sur l'auto-efficacité des élèves : une remise en cause de l'universalisme masculin ? », *L'Année psychologique*, 105

« les élèves devaient avoir plus confiance en eux lorsqu'ils ou elles s'évaluent sur des professions présentées avec la marque du genre grammatical féminin plutôt que masculin. »[9] Les auteurs ont séparé des élèves de même âge, dans une école, en plusieurs groupes. Tous recevaient une liste de professions (considérées comme typiquement masculines ou féminines) et devaient évaluer, sur une échelle de 1 à 10, leur sentiment d'auto-efficacité pour chacune d'entre elles. Un groupe recevait une liste au masculin générique, un autre groupe une liste avec la forme masculine suivie d'une barre oblique et de la forme féminine (*électricien / électricienne*), et le troisième groupe une liste avec une forme mixte de type *électricien(ne)*. Les chercheurs constatent que les filles s'évaluent plus positivement « pour les professions masculines ainsi que sur les professions féminines dotées d'un certain prestige »[10] quand on évite le masculin générique. Chez les garçons, « le genre grammatical féminin a un effet clairement bénéfique pour les professions féminines mais cet effet n'est pas significatif pour les professions masculines ». Leur conclusion est la suivante : « le genre grammatical féminin semble atténuer la représentation masculine hégémonique en offrant une alternative à la réussite des femmes dans les professions masculines. Il semble aussi, que le genre grammatical féminin active une représentation de la féminité qui est d'une façon générale rassurante pour les garçons »[11].

Aveuglés par leurs présupposés, qui les conduit à retrouver partout les conclusions auxquelles ils avaient abouti préalablement,

---

(2005), pp. 249-272.

[9] *Ibid.*, p. 265.

[10] *Ibid.*, p. 266. En ce qui concerne « les professions féminines dotées d'un certain prestige », la démonstration est peu convaincante, mais peu importe ici.

[11] *Ibid.*

les auteurs de l'étude ne remarquent pas que leur étude ne prouve pas grand-chose. On notera tout d'abord que les différences entre les trois groupes sont très faibles. Sur une échelle de 10, voici les résultats moyens :

Cas n° 1 : Auto-efficacité sur les professions masculines
Garçons
=> masculin générique (*électricien*) : 4,29
=> masculin et féminin (*électricien / électricienne*) : 4,55
=> forme mixte (*électricien(ne)*) : 4,73
Filles
=> masculin générique : 2,64
=> masculin et féminin : 3,21
=> forme mixte : 3,11

Cas n° 2 : Auto-efficacité sur les professions féminines
Garçons
=> masculin générique : 2,59
=> masculin et féminin : 3,4
=> forme mixte : 3,29
Filles
=> masculin générique : 4,59
=> masculin et féminin : 4,57
=> forme mixte : 4,77

On peut légitimement penser que réformer notre façon de nous exprimer pour obtenir des bénéfices moyens de maximum 0,81 sur 10 chez les garçons et 0,57 chez les filles, c'est payer un peu cher le bénéfice. Mais le plus gros problème de l'étude, ce sont les

conclusions qui sont tirées des résultats de l'expérience. On pourra s'étonner du fait qu'alors que les résultats sont à peu près semblables pour les garçons et les filles (une augmentation faible de l'auto-évaluation avec les formes doubles pour les métiers associés à l'autre sexe, très faible pour les métiers associés à son propre sexe), les auteurs croient pouvoir proposer une interprétation différente pour chaque sexe. Si cette interprétation leur paraît légitime, c'est qu'ils ont considéré qu'entre la forme *électricien* et les formes *électricien / électricienne* et *électricien(ne)*, il n'y avait que l'ajout d'un féminin. Ils n'ont pas compris qu'entre le masculin générique et les formes doubles, le masculin (*électricien*) n'a pas du tout le même sens ! Le masculin générique désigne la profession dans son ensemble, sans présumer qu'elle sera exercée davantage par des hommes ou par des femmes. La même forme dans le couple *électricien / électricienne* désigne spécifiquement les hommes. Il est donc logique qu'un garçon associe le *métier* de « coiffeur » à la féminité (malgré la forme masculine), et qu'il se sente davantage représenté par le doublon *coiffeur / coiffeuse*, où le masculin attire l'attention sur le fait que ce métier est aussi exercé par des hommes. Inutile de convoquer un prétendu sentiment masculin de supériorité pour expliquer les résultats de l'expérience. Ce présupposé en dit long sur l'image négative que les promoteurs de la langue inclusive se font de la masculinité[12]. Au fond, que nous apprend cette étude ? Elle nous apprend que quand on insiste sur la représentativité des hommes ou des femmes dans un métier où

[12]La féminité ne s'en sort pas mieux. Les auteurs nous assurent (*ibid.*, p. 268), avec une condescendante inouïe, que si nous nous attachions à une « féminisation systématique des professions », « [l]e message communiqué socialement ne souffrirait alors d'aucune ambiguïté : les femmes peuvent réussir dans tous les domaines, au même titre que les hommes. »

ils ne sont guère représentés, les adolescents (garçons et filles !) peuvent, le temps d'une expérience, se sentir faiblement plus compétents pour le métier en question. Cela ne démontre absolument pas qu'en situation réelle, une petite fille qui entend à longueur de temps « une ou un garagiste », « une électricienne ou un électricien », « une mathématicienne ou un mathématicien », « une chirurgienne ou un chirurgien », risque davantage de s'orienter vers ces professions.

L'article de *The Conversation* est donc trompeur (ou malhonnête) quand il signale que le masculin générique « a comme conséquence, notamment, de diminuer le degré de confiance des filles et leur sentiment d'auto-efficacité à entreprendre des études pour ces métiers [des métiers typiquement masculins] ». (1) Le masculin générique ne *diminue* rien du tout, c'est le doublon ou la forme mixte qui *augmente* en mettant l'accent de manière artificielle sur une réalité qui ne va pas de soi. (2) Les garçons sont concernés tout autant que les filles. Cela n'a rien à voir avec une quelconque oppression patriarcale. (3) Si « diminution » ou « augmentation » il y a, elle est très faible. (4) Le degré de confiance passager qui s'exprime à l'occasion d'une expérience ne permet nullement de présager un degré de confiance permanent, quand les individus sont exposés au monde social, lequel dépasse largement le cadre de la langue.

La seconde étude auquel renvoie l'extrait de l'article s'intitule « Des hommes d'affaires chaleureux et des femmes au foyer compétitives ? Les effets d'un langage inclusif sur la manière dont les adolescents perçoivent les emplois »[13]. Des élèves suisses

[13]Dries Vervecken, *et al.*, « Warm-hearted businessmen, competitive housewives ?

francophones âgés de 12 à 17 ans ont été invités à noter 15 professions selon 15 critères. Parmi ces professions, 5 étaient dominées par les hommes, 5 par les femmes, et les 5 autres étaient plutôt mixtes. Les élèves devaient noter le degré de sympathie (*warmth*) et de compétence qu'ils associent à un représentant typique de la catégorie et indiquer s'ils estiment que les hommes ou les femmes sont plus ou moins susceptibles de réussir dans telle ou telle fonction. La moitié des participants étaient confrontés au masculin générique, l'autre moitié à un doublon masculin / féminin. Chaque fonction était accompagnée d'une brève description, toujours la même.

Sans grande surprise, les adolescents prédisent un succès plus important pour les femmes dans les métiers dominés par les femmes et pour les hommes dans les métiers dominés par les hommes. Il n'y a pas d'écart significatif pour les métiers mixtes. Les auteurs de l'étude obtiennent deux résultats significatifs. (1) Quand la fonction est présentée sous la forme d'un doublon masculin / féminin, la prédiction de succès est un peu plus favorable aux hommes pour les métiers dominés par des femmes, et aux femmes pour les métiers dominés par des hommes. (2) Les représentants typiques de chaque fonction sont moins perçus comme chaleureux ou sympathiques (*warm*) quand un métier dominé par les femmes est désigné par un doublon ; ils le sont davantage quand le doublon désigne un métier dominé par les hommes. En revanche, l'usage du doublon n'a produit aucun effet significatif sur l'attribution d'une compétence aux uns et aux autres.

Effects of gender-fair language on adolescents' perceptions of occupations », *Frontiers in Psychology*, https://www.frontiersin.org/articles/10.3389/fpsyg.2015.01437/full, consulté le 4 avril 2025.

Les auteurs de l'étude concluent que l'usage d'un langage « inclusif » est préférable car la forme du masculin n'est pas perçue comme un neutre générique.

Remarquons ici encore que l'effet du doublon est extrêmement faible : quand les chances de réussite sont évaluées, l'écart est de maximum 0,3 sur une échelle de 1 à 5. Dans le cas de la sympathie, l'écart n'est plus que de maximum 0,1 ! Comme les auteurs de l'étude l'admettent eux-mêmes, il n'est d'ailleurs pas certain que les résultats de leur expérience disent quelque chose d'un effet de long terme sur l'orientation professionnelle. Néanmoins, le problème le plus flagrant est ailleurs. Il rappelle l'étude examinée précédemment : les auteurs croient voir dans leur manipulation la confirmation du caractère non neutre de la forme masculine *alors même que leur expérience montre exactement l'inverse !* De fait, si les formes *infirmiers*, *babysitters*, *nettoyeurs*, *esthéticiens* et *éducateurs de la petite enfance* étaient perçues comme plus masculines que les doublons *infirmiers (et infirmières)*, *babysitters (et babysittrices)*, etc., alors le succès prédit aux hommes devrait être plus important quand les adolescents sont confrontés au masculin générique. Or c'est le contraire qui s'est produit ! À l'insu des auteurs, l'expérience démontre que le mot « infirmier » est perçu comme neutre dans la forme simple, mais comme masculin dans le doublon. Assurément, le résultat le plus intéressant de cette expérience, c'est que les promoteurs de la langue inclusive voient des confirmations de leur théorie jusque dans les faits qui l'infirment de la façon la plus flagrante.

L'article de *The Conversation* est donc une nouvelle fois trompeur (ou malhonnête) quand il indique que le masculin générique « donne [...] l'impression aux jeunes que les hommes ont plus de chances de réussir dans ces métiers ». En réalité, le masculin

générique *neutralise* la question du genre et amène à examiner quelle est, *derrière la forme linguistique*, la proportion réelle de femmes et d'hommes occupant une fonction donnée, tandis que la forme « inclusive », qui n'est pas la forme ordinaire, est une manière factice de signaler : « Attention, des hommes / des femmes peuvent tout aussi bien exercer ce métier féminin / masculin ! » Ce dispositif grossier ne produit toutefois que des effets marginaux, et ce dans le cadre d'une expérience artificielle qui ne dit pas grand-chose des effets à long terme du langage inclusif.

*

Récapitulons. Les problèmes posés par les études censées avoir démontré une fois pour toutes l'intérêt de la langue inclusive sont toujours à peu près les mêmes, et ce ne sont pas de petits problèmes :

(1) On compare volontiers la forme générique avec une forme « inclusive », pour conclure que la forme générique *augmente* les représentations masculines ou *diminue* les représentations féminines[14]. On ne comprend pas bien par rapport à quel standard ces représentations seraient diminuées ou augmentées. Ce que sous-entendent en réalité à chaque fois les auteurs, c'est que les représentations déclenchées par la forme générique ne sont pas *normales* (seules le seraient les formes « inclusives »). Il serait plus juste d'observer qu'au contraire, ce sont les formes « inclusives » qui *stimulent* de façon artificielle le déclenchement de

[14] Dans M. Brauer et M. Landry, *loc. cit.*, p. 268, p. ex., on peut lire : « [l]e générique masculin est [...] loin d'être aussi neutre que certains le pensent. En comparaison à d'autres types de générique [*sic*], l'utilisation du générique masculin augmente la probabilité que les gens pensent aux hommes plutôt qu'aux femmes. »

représentations qui ne vont pas de soi (en raison de l'état actuel du monde social), puisque ces formes ne correspondent à rien de ce que les individus ont appris à l'école et entendent au quotidien. En tant que formes *anormales*, elles attirent l'attention du lecteur sur une particularité qui pourrait sinon lui échapper. Il y a fort à parier que des formes épicènes courantes (élève, secrétaire, cadre, garagiste, ministre, prof, etc.) suscitent des représentations beaucoup plus proches de celles suscitées par le masculin générique que par des formes « inclusives ».

(2) Certains auteurs refusent d'admettre qu'une même forme masculine puisse prendre des sens différents en contexte. Or le masculin dans une forme « inclusive » ne peut avoir qu'un sens masculin, tandis que dans sa forme générique, il perd son sens masculin (pour autant que le contexte ne soit pas ambigu).

(3) Il va de soi que dans la mesure où la forme masculine possède cette double fonction sémantique de neutre et de masculin, elle est plus ambiguë que la forme féminine. Il est donc aisé de concevoir des expériences qui feront ressortir cette ambiguïté. Mais ce faisant, que démontre-t-on ? Que des faits de langue puissent conduire à toutes sortes de malentendus n'a rien d'une découverte. En situation réelle, les locuteurs ont recours à divers stratagèmes pour contourner cette difficulté. Ils n'hésiteront pas, par exemple, à ajouter des informations si le sexe des membres du groupe est une information pertinente : « Les ouvriers de l'usine ont bloqué l'autoroute hier. Y avait des femmes parmi eux, et c'étaient pas les plus craintives ! » À l'oral, quelqu'un qui souhaiterait connaître le sexe des personnes mentionnées peut interrompre son interlocuteur. Mais souvent, le contexte suffit à la compréhension juste des énoncés. La plupart des expériences conçues expressément pour la cause de la langue inclusive confrontent les

participants à deux phrases, sinon à quelques mots, isolées de tout contexte. Or la vie du langage est infiniment plus riche et subtile que cela.

(4) Les résultats auxquels aboutissent (ou croient aboutir) ces études témoignent d'effets marginaux des formes inclusives par rapport au masculin générique (tournant autour de 0,5 sur une échelle de 1 à 10). À coup sûr, ces études ne démontrent pas que la langue inclusive accomplirait une révolution dans le monde des représentations. Les résultats sont d'autant plus insignifiants qu'ils portent sur des réflexes inconscients déclenchés dans l'immédiat par des mots souvent décontextualisés, et non sur un traitement conscient profond et durable de l'information[15]. La grammaire n'est qu'un élément parmi d'autres des expériences sociales vécues. Difficile de conclure d'une seconde supplémentaire requise pour analyser un masculin générique, ou d'un faible écart de traitement constaté entre un groupe confronté à un masculin générique et un autre confronté à une forme « inclusive », que les règles de la grammaire française influencent l'orientation professionnelle des individus, et qu'un emploi systématique de formes « inclusives » aurait un impact concret sur cette orientation.

---

[15]Jean Szlamowicz rapproche judicieusement ce type d'expériences de la blague « consistant à faire produire des réponses où figure le mot *blanc* ("de quelle couleur est la neige ?", "de quelle couleur est la chantilly ?", "de quelle couleur est le coton ?") et à terminer par la question "Que boivent les vaches ?" pour obtenir la réponse automatique "du lait". Une telle réponse est produite par réflexe associatif : la représentation du lait contredit en réalité le savoir analytique de la personne interrogée mais provient simplement d'un conditionnement collocatif. » (*Op. cit.*, p. 34.)

*

En fait, il y a d'excellentes raisons de penser que l'impact des règles de grammaire sur l'imaginaire social des individus est proche de zéro. Si les promoteurs de la langue inclusive cherchent à tout prix à démontrer l'existence de réflexes inconscients provoqués par le genre grammatical, c'est qu'ils savent très bien que la conscience leur donne tort. Ils auraient pu soumettre aux participants d'une étude les phrases « Le ministre des Transports est une femme » et « La ministre des Transports est un homme », comparer leurs réactions, solliciter une explication, et l'affaire aurait été pliée.

Leurs études démontrent en fait souvent, bien malgré elles, que les participants ont bien intégré le rôle du masculin générique. Les auteurs d'une étude menée sur des enfants remarquaient par exemple : « Les enfants dessinent plus de femmes s'ils doivent représenter un danseur (73.9 %), environ autant d'hommes que de femmes s'ils doivent représenter un vendeur (47.1 %), un coiffeur (46.2 %) ou un avocat (40.7 %), et ils dessinent moins de femmes s'ils doivent représenter un comédien (28.0 %). »[16] Le masculin générique ne les a donc nullement empêchés d'imaginer une large majorité de femmes derrière le mot « danseur ». De même, nous avons vu qu'une expérience avait conduit des adolescents à masculiniser davantage une profession féminine sous l'effet d'une forme « inclusive », alors que la théorie prédit que le masculin générique augmente la probabilité de représentations masculines...

Et puis, le monde social lui-même est truffé de faits troublants pour quiconque croit encore que la langue est oppressive. Le mot « médecin » est l'un des noms de professions les plus délicats à

[16]M. Brauer et M. Landry, *loc. cit.*, p. 264.

féminiser, car le féminin « médecine » est déjà pris pour d'autres usages. Pourtant, hommes et femmes sont représentés à peu près à égalité dans la profession, qui est amenée à se féminiser de plus en plus[17]. Les femmes, en revanche, demeurent peu représentées parmi les « mathématiciens », alors que le féminin « mathématicienne » est facilement accessible. Les « secrétaires » (nom épicène) sont très majoritairement des femmes, les « garagistes » (autre nom épicène), des hommes, tandis que les femmes sont surreprésentées dans le groupe des « coiffeurs ». La théorie de la langue sexiste n'a pas grand-chose à nous dire sur ces faits sociaux.

Imaginons malgré tout que les promoteurs de la langue inclusive aient raison, et que les formes « inclusives » soient préférables au masculin générique. Quels changements pourrions-nous espérer ? Dans un état de la société où toutes les professions (à quelques exceptions près) sont évoquées au masculin générique, les femmes doivent se frayer un chemin au travers de ces affreux masculins. La profession des « coiffeurs » et celle des « mathématiciens » se tiennent à égalité devant elles. Si le masculin générique était aboli au profit de formes « inclusives », il n'y aurait toujours aucune profession qui se distingue des autres, et on ne voit pas bien pour quelle raison linguistique les filles s'orienteraient davantage vers le groupe des « mathématiciennes et mathématiciens » que vers le groupe des « coiffeuses et coiffeurs ».

---

[17]Voir par exemple : Drees, « Démographie des professionnels de santé. Qui sont les médecins en 2018 ? Quelle accessibilité aux médecins généralistes ? Combien d'infirmiers en 2040 ? Un outil de projections d'effectifs de médecins », accessible en ligne à l'adresse https://drees.solidarites-sante.gouv.fr/sites/default/files/2020-08/dossier_presse_demographie.pdf, consultée le 2 mai 2025.

De la même façon, si j'obtiens un diplôme du secondaire quand la majorité des individus ne vont pas au-delà du primaire, je dispose d'un atout ; mais si tout le monde obtient un diplôme du secondaire, mon propre diplôme ne me permet plus de me distinguer.

*

Ainsi, la question n'est pas tellement de savoir si la langue inclusive est « belle » ou « laide » : il suffit de constater qu'elle est vaine. Si la langue inclusive est absurde et ne peut convaincre au-delà des plus zélés, c'est qu'elle force à un exercice mental qui ne porte aucun bénéfice communicationnel et ne répond qu'à des visées militantes. Dans le flux de la conversation, il arrive que l'on emploie un masculin générique (incorrect) pour désigner un groupe de femmes. Un enseignant, par exemple, qui aurait un groupe composé uniquement de filles, pourrait être tenté d'évoquer ses « étudiants ». La raison en est simple : dans l'immense majorité des cas, le sexe des membres d'un groupe n'intéresse personne, et le générique se présente spontanément pour faciliter la communication. Un énoncé tel que : « les danseuses et les danseurs sont satisfaites et satisfaits de leur prestation » est tout aussi absurde que l'énoncé : « les danseurs, qui mesurent en moyenne 1,72 mètre, sont satisfaits de leur prestation ». Le rôle de la langue n'a jamais été d'« inclure » ou de « visibiliser » des groupes. L'humoriste Tom Villa, dans un sketch, en a fait la démonstration par l'absurde :

> Bonsoir à toutes et à tous... et bonsoir aussi aux personnes non genrées, hein... genrées "É-É-E-S", hein, bien sûr... Oui, ce soir je vous ai écrit un petit texte parce que je pense qu'il est absolument important d'inclure tout le monde, que personne ne se sente abandonné ou laissé sur le côté. Voilà, personnellement je milite pour

l'ouverture à tous, euh... et à toutes... et aux autres aussi d'ailleurs. Donc euh, bonsoir. Ou bonjour, parce que pour être tout à fait honnête, là, ce soir on est sur France 2, mais peut-être qu'il y a des gens qui vont nous regarder, je sais pas, sur TV5 Monde, et qui sont sur un autre fuseau horaire que le nôtre, ou des gens qui vivent ici mais qui ont décidé que le jour et la nuit ne s'appliquaient pas à eux. Voilà. Ou à elles ! d'ailleurs, hein, je ne sais pas...